

Affaire de femmes

Lors d'un voyage d'affaires, une trentaine de chefs d'entreprises luxembourgeoises ont visité l'Etat hébreu pour dénicher des partenaires économiques

Martin Alargent

Vendredi 8 novembre, 27 valises se fermaient au Luxembourg, pour se rouvrir le lendemain, en Israël. Celles de 27 femmes chefs d'entreprises luxembourgeoises venues pour affaires à Tel Aviv. Parmi elles, Rita Knott, à l'initiative du projet. Selon elle, les objectifs d'un tel déplacement sont multiples : « Tout d'abord, établir des contacts. Tisser des liens professionnels entre les deux pays, ce qui est notamment bénéfique à l'économie. » Mais ce voyage avait une particularité : miser sur le leadership féminin. L'occasion pour les femmes du Luxembourg, explique Knott, « de s'inspirer du

caractère des Israéliennes qui, pour la plupart, on fait l'armée et savent réellement s'imposer ». Sans oublier, poursuit-elle, que ce genre de voyage « permet d'avoir une image d'Israël bien différente de celle que les médias veulent bien nous donner ». Pour Béatrice, chef d'une entreprise de restauration collective, ce séjour en Israël a permis de remettre ses conditions de travail et celles de ses employés en perspective : « Lundi, nous avons rencontré des femmes bédouines, chacune leader dans son domaine. Il y en a une en particulier dont je me souviendrai toujours. Son histoire est vraiment touchante. Mariée à 17 ans, elle a eu 6 enfants. Maman, elle a repris ses études et obtenu un diplôme qui

lui a permis de travailler dans une cuisine. Elle est à nouveau tombée enceinte, deux fois. Huit enfants plus tard et un mari malade à la maison, elle s'est remise à travailler. Son efficacité lui a permis de monter en grade au sein de l'entreprise de restauration collective dans laquelle elle travaille. Aujourd'hui, elle est chef de cuisine. Malgré un nombre d'heures de travail incroyable, elle arborait un grand sourire », raconte-t-elle.

Yvonne O'Reilly, cadre dirigeant chez *Avanteam*, avoue qu'elle avait une image « démodée » et « médiatisée » du pays. « Je m'attendais à plus de tensions et je pensais devoir rester sur mes gardes durant la totalité du séjour. J'imaginais un Etat replié sur lui-



(Martin Alargent)

même et introverti. Mais ce que j'ai découvert est une tout autre réalité. Israël est un pays libre où l'on est très bien accueilli. Une nation qui a envie de construire et se focalise sur le futur », analyse-t-elle.

A noter également la présence d'un membre du ministère de l'Economie et des Marchés étrangers : Patrizia Luchetta, directrice pour les nouvelles technologies, faisait partie du voyage. « Je pense que connaître les mentalités et les politiques commerciales des pays avec lesquels nous pouvons être amenés à traiter est primordial.

C'est notamment le rôle de ce genre d'initiatives. Chacune des femmes d'affaires a eu l'opportunité de se faire des contacts professionnels qui pourront lui être utiles au Luxembourg. Nous savons qu'Israël est le pays des start-up, ce qui ouvre de nombreuses possibilités d'avenir. Mais il faut aussi réaliser que ces femmes européennes sont de réelles ambassadrices pour Israël, c'est aussi la raison de notre présence. Le voyage était court et intense », dit-elle. Et de conclure : « Chaque participante peut dorénavant affirmer : "Finalement, Israël, c'est normal" ». ♦



Raconte-moi la Shoah...

Un champion du monde dans la Shoah

L'extraordinaire destin d'un boxeur pas comme les autres. Ou de la gloire à la déportation

Robert Spira

Victor « Young » Perez est le plus jeune champion du monde de boxe qu'ait connu la France. Né le 18 février 1912 à Tunis, il conquiert son titre de champion du monde le 26 octobre 1931, à 19 ans en battant par KO à la deuxième reprise le tenant du titre, l'américain Frankie Genaro.

Sa fierté ? Toujours combattre avec une étoile de David sur sa culotte. Il la portera sur son cœur à partir de juin 1942. Avant d'être arrêté comme juif à Paris dans l'hôtel Brady, 31 boulevard de Strasbourg en juin 1943, emmené à Drancy, puis déporté à Auschwitz le 7 octobre 1943 par le convoi numéro 60.

Le convoi 60 : 564 hommes, 436 femmes et 108 enfants de moins de 18 ans, dont de nombreux nourrissons. A l'arrivée à Auschwitz, 340 hommes sont sélectionnés (matricules 156940 à 157279) et 169 femmes « laissées en vie » (matricules 64711 à 64879). 491 personnes seront immédiatement gazées. En 1945, il ne restait de ce convoi que 31 survivants dont 2 femmes...

Parmi ceux qui ont eu l'autorisation de rentrer au camp, se trouvait Victor Young Perez, le boxeur. Un français originaire de Tunisie dont les parents, qui

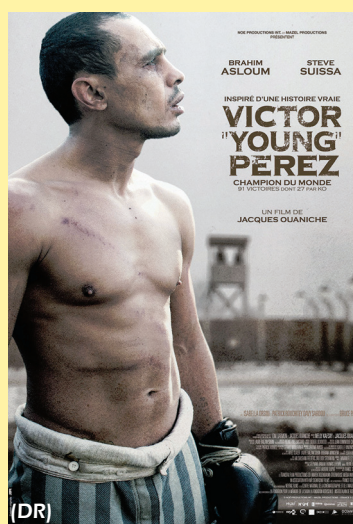
tenaient un bazar dans le souk, ont eu six enfants. Le frère de Victor Perez devient champion de boxe d'Afrique de Nord dans la catégorie poids mouches. Lors d'un de ces combats, Victor vient l'encourager. Et le destin s'agit : un boxeur ne se présente pas et Victor propose de le remplacer. Il gagne le match sans difficulté. Une victoire qui en amène d'autres. Il décide de poursuivre sa carrière dans l'Hexagone, où il deviendra champion de France, puis en 1931, champion du monde.

S'en suivent des années de gloire, les succès sportifs, l'argent et une rencontre amoureuse avec l'une des plus grandes actrices de l'époque, Mireille Balin. Le coup de foudre est réciproque, mais l'élue de son cœur, véritable séductrice, tombe dans les bras d'autres hommes tels que Jean Gabin, Tino Rossi et même un officier nazi. Cette dernière rencontre coïncide avec la date d'arrestation de Victor Perez.

David contre Goliath à Auschwitz ?

A sa déportation à Auschwitz, Perez a 32 ans. Il informe les SS du camp de son statut de sportif. Les Allemands accueillent l'information comme une aubaine, et décident d'organiser un combat pour affirmer la suprématie de leur race... L'adversaire de Perez

est un SS, une montagne de muscles, trois fois plus imposant que lui. Perez boxait dans la catégorie poids mouches, c'est-à-dire poids inférieur à 51 kg. Petit de taille, il lui faudrait un miracle pour atteindre de ses coups le géant allemand. David contre Goliath à Auschwitz ?



Arrive le jour du combat. Les spectateurs – gardiens, personnels, kapos, SS, chefs de camp – affluent pour assister à la victoire du favori, l'Allemand. Le match commence, le SS, sûr de lui, attaque le premier. Perez est obligé de sauter pour frapper. Il riposte, contre-attaque, assène ses premiers coups. Véritable boule de nerfs, il enchaîne les coups gagnants, frappe de plus en plus fort un adversaire qui

commence à reculer. Les rôles s'inversent. Le Juif devient le bourreau, l'allemand la victime. La « race aryenne » subit un affront. Au troisième round les Allemands ont compris : on va à une victoire par KO du Juif sur l'Allemand !

Au troisième round, l'arbitre allemand arrête le combat. A temps pour éviter la débâcle. Match nul, proclame-t-il. L'honneur aryen est sauf.

Mais Victor Perez, employé dans les cuisines, est envoyé par vengeance dans un commando de travaux forcés. Après avoir été roué de coups par les nazis.

L'année 1944 est pour lui longue et terrible. « Le temps à Auschwitz ne s'écoule pas à la même vitesse », écrivait Elie Wiesel. Il travaille sept jours sur sept, la pioche à la main, dans la boue, le froid, la chaleur, au milieu de la fumée noire qui s'échappe des fours crématoires. Mais il conserve sa volonté de vivre, il vit sa vie comme ses combats, avec sa volonté de vaincre : chaque coup de pioche devient un coup de poing.

Fin du combat

En janvier 1945, l'armée soviétique progresse rapidement en Pologne. Le 15 janvier 1945, les SS évacuent Auschwitz, Victor Perez fait partie des 66 000 déportés d'Auschwitz qui vont tant souffrir, tant mourir dans ces « marches de la mort ».

Soixante kilomètres pour rejoindre la ville de Wodzislaw, où des trains de marchandises les attendent pour les transférer vers les camps allemands. Soixante kilomètres dans le froid des pays de l'est. La marche est si difficile qu'elle est rapidement insurmontable. Pas d'eau, on suce la neige accumulée sur le dos de celui qui marche devant vous. Pas de nourriture. On s'arrête la nuit à même le sol pour dormir 3-4 heures.

S'arrêter, ralentir, et alors un coup de feu claque. Plus de 20 000 déportés périront lors de cette marche. Perez veut vivre, il marche, marche, sa façon de résister, de gagner son combat pour la survie.

Le 22 janvier 1945, un homme tombe devant lui. Il lui porte secours.

Toute sa vie, Perez n'a écouté que sa conscience, a vécu sans jamais oublier les Dix commandements. Un coup de feu claque. Fin du combat pour Victor Young Perez. Il meurt, quatorze mois après sa déportation et un peu moins de trois mois avant la fin de la guerre. Le 7 octobre 1997, à l'initiative de l'association des Fils et filles de déportés juifs de France, la salle de boxe de l'Institut national des sports à Vincennes a été baptisée de son nom : « Salle Young Perez » et une plaque commémorative y a été apposée en hommage à Victor Young Perez. ♦